

la politique, et, véritablement, il lançait le trait avec adresse. A une époque de crise commerciale, qu'on imputait à la marche du gouvernement impérial, il disait dans une parade : « On prétend que le commerce ne va pas ; j'avais trois chemises, et j'en ai déjà vendu deux. » On connaît ce mal illustré par Molière, et dont un poète disait : « C'est un mal d'imagination ; peu en meurent, beaucoup en vivent. » Bobèche en donnait sur ses tréteaux la définition suivante : « Le cocuage est une plante qui prend racine dans le cœur de l'homme et étend ses branches sur son front. » Bobèche allait en ville, comme les artistes célèbres. Plus d'une fois un grand personnage le fit venir à ses soirées pour amuser la compagnie. On l'utilisait dans les fêtes nationales de la Restauration, malgré sa nuance libérale, ajouta l'auteur des *Spectacles populaires* ; et, quand il paraissait à Tivoli, il prenait sur les affiches le titre ambitieux de premier bouffon du gouvernement. Il lui arrivait aussi d'aller en représentation devant diverses salles du boulevard, qui l'engageaient pour leurs parades. La *Petite chronique de Paris*, du 11 novembre 1816, nous apprend que le spectacle devant lequel se montrait alors Bobèche s'intitulait l'*Académie des sages savants*. Toujours à l'exemple des célébrités de la rampe, il faisait à de certaines époques des tournées dans les départements, et la même *Petite chronique de Paris* de l'année 1816 annonce ses rentrées comme celles des artistes en possession de la faveur du public. Mais il paraît qu'un jour, jour néfaste, Bobèche ne revint pas, et l'on apprit que, gagné par l'ambition directoriale, il s'était mis à la tête d'un petit spectacle de Rouen. Depuis cette abdication, s'écrit M. Victor Fournel, répètent MM. Jules Janin et Brazier, on n'a plus entendu parler de lui.

Nous ne pouvions nous accoutumer à l'idée de ce silence, succédant presque sans transition à tant de bruit, et nous cherchions d'un œil curieux et avide à percer le voile qui recouvrait un nom si justement illustre, lorsque le hasard vint nous prouver une fois de plus qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aveuglément aux autorités. Brazier, MM. Janin et Fournel font certes autorité en bien des cas, notamment en celui qui nous occupe. Eh bien, jugez de notre satisfaction lorsqu'il nous fut donné de retrouver la trace, par eux perdue, du grand, du fameux, du célèbre Bobèche. Nous feuilletions un jour le *Monde dramatique* de 1837, lorsque, à propos d'un compte rendu de Bobèche et Galimafre, parade qui se jouait alors au Palais-Royal avec Alcide Tousez, Leménil et Levassor, nous lûmes ceci : « Quant à Bobèche, dont le vrai nom est Mardelard, il est mort depuis longtemps, et repose au cimetière du Père-Lachaise, où l'on peut voir son tombeau avec cette inscription : « Mardelard, dit Bobèche, roi de la farce, inventeur des queues rouges, mort dans l'exercice de ses fonctions, regretté sincèrement par sa famille, s'il en avait, et par les nombreux amis de la gaieté française. » Mais il était écrit là-haut que Bobèche aurait jusqu'à la fin la destinée des hommes de mérite, que l'on fait généralement mourir deux ou trois fois à titre d'essai, et l'idée nous étant venue fort heureusement de pousser nos recherches jusqu'à la fin du volume, nous rencontrâmes, à la page 43, une lettre qui nous plongea dans une jubilation extrême. Cette lettre était adressée au directeur du *Monde Dramatique*, pour remettre à lui-même, datée de Toulouse, le quinze de juillet de la présente année, et signée Mandelard, dit le fameux Bobèche. Nous ne pouvions résister au plaisir de tirer de l'oubli ce document précieux, qui servira plus tard à la solution d'un des grands problèmes de notre histoire politique :

« Mossieu, j'ai lu pare le plus grand des zazzars votre article sur Bobèche et Galimafre ou en rendant conte de cette piasse de mossieu Cogniard fraire vous dite que je sui des-sédé, bien plus que je sui entéré, bien mieu au Paire La Chéze, bien mieu avec une hépi-graphie. Je vous écri la présente pour vous avertir que je sui toujours vivan et bon vivan encore. A la verité j'ai menqué de mourir du cholerrat morebistique en Espagne, m'é j né pas été entéré jamé de ma vie ni de mes jour. Ceci est teleman vré que jé zété trouvé mossieu le mère de cete vile pour afin quille me donat un sertifica de vie que je vous enverrai par la première ocazion afin d'été-vité des frés de poste. Vous véré par la, mossieu, que je respire encore lér embômé de la Garone en calité de chanteur des rus; que jen ai la médaille sous le numairo soissante cinc. Oui, mossieu, tel est mon existansse o jour dojourdai, ausi brillante quele aie pue être à Paris et dans tou les lieu de lunivert. Quand jé quité Paris la gran vil, j'avai la bource bien garnie, et mon caustume jone et rouge. Je sui fégnan par carataire et au lieu de travailé je me miz à bambocher come vous oriez put le fère vous même, come lorét fet tout aindividu qui se gerét santi lér de la liberté dan ses poumon et de largen dan sa pûche. Mé cela ne fesét pas zaller les afères. Bien-tau je navé plus le sou. Je repri mon pre-miair éta de peintre distoire, et je me mi za fère des portret d'annimos curieux tel que les poule, coc, cheval, chain, lyon, hours et otrez annimos daumestic, car jété daigoutté de la gloire des thretos. Jété alors à Dialpe pour prendre les bens de mair : un paintré de la vil me subaurna oprais de ma chiantèle et me

la fi perdre antiereman. Un escammoteur qui me connéset sou mon veridique non de Bobèche me proposa de mangajer à trois fran dis sou par semène, j'accepté. Nous fime le tour de cete belle France, ma patri et la vautre, je me plés za le croire; me la mizaire me forssa de la quité et je passé en Espagne. La, je vi les Zandalouzes au thins bruni, etc. »

Mais la révolution éclate : la France déclare la guerre à l'Espagne, et alors Bobèche dit à l'antique Ibérie : « Mon pais zavan tou. » Reconnu par les soldats français, il suit l'armée en qualité de paillasse. Après avoir couru de grands dangers, il rentre dans sa patrie et sollicite l'autorisation de rétablir ses anciens tréteaux; il ne l'obtient pas. Les trois glorieuses commensèrent la danse à Paris, moi je lachevè en provainse et jetais la liberté dans le departeman de la Aute Garone ou je me trouvais dans ce moman. Ceci est a la con-noissansse de tou le maunde... Jorai put a cete épauque atrapé une bone plasse come tan dôtres, et revennir à Paris sur mais bou-lvar, m'é je métés fai à ma modeste existance dans le midy et je ne voulaît plusse le quité. J'en navais zacés de la gloire et des onneurs. Je sui resté dan mon obscurité, allan chanté dans les kafé, jouan pare foi des petis prau-verbe de ma composition et couran les foire du pais. — Tout cela vou prouve, ajoute la lettre, que je vit encor, nétan pas mor jusca présan. Vou pouvais vous zainformé, je demeure a toulouse ru Riquepels numerau neu-fre, au cinquaimé étage. Jé un fiss môle qui a plu de disposizion a la bétize que moimême; je léalève pour la postarité, il surpacera un jour son onoré père. » La lettre se termine par le *Poste-escriton* suivant : « Le directeur du théâtre de cete vil va monté la piasse de Bobèche et Galimafre. Il ma fai parlé et j'ai concenti à joué moi mé-mé mon raule. »

Ainsi s'exprimait Bobèche, devenu chan-teur des rues à Toulouse, en juillet 1837, c'est-à-dire au moment même où le Palais-Royal le mettait en scène. (V. ci-après BOBÈCHE ET GALIMAFRE.) Nous ignorons, toutefois, s'il faut croire à la parfaite authenticité de cette missive, rédigée, en plus d'un endroit, avec un esprit de critique recouvert de niaiserie apparente, et dont nous avons dû passer une partie de peur de fatiguer le lecteur. Emane-t-elle véritablement du pitre fameux, ou est-elle l'œuvre de quelque mystificateur bien instruit des faits et gestes de Bobèche. Quoi qu'il en soit, Bobèche, comme son collègue Galimafre, a inspiré divers ouvrages, dont plusieurs ont été joués par lui-même dans ses parades. Dès 1814, nous avons la *Resur-rection de Bobèche*, parade héroï-comique, par J. Guignon; *Monsieur Bobèche*, ou les *Parades du faubourg du Temple*, farce de Ca-dot. On a publié, en 1835, les *Grandes para-des de Bobèche*, et quelque temps auparavant avait paru le *Nouveau théâtre des boulevards*, collection choisie de scènes et parades nouvelles, jouées en plein vent par les sœurs Bobèche, Galimafre, Gringalet, Faribole et autres célèbres farceurs de la capitale, dédié aux amateurs, par C. O. D. L'ouvrage est sans date, et il contient quatre parties, sou-vent réunies en un volume. La première pièce de ce recueil, devenu rare, livre d'or de la parade, sténographiée sans doute en plein vent, a pour titre : le *Dépôt*, ou *Bobèche vo-leur et commissaire*, et se termine par la mo-ralité ordinaire de ces sortes de choses : « C'est ça, mais n'oublions pas d'aller manger la soupe. » Cette parade est jolie, et Bobèche y était désopilant. La suivante, intitulée : l'*A-mant femme de chambre et nourrice* est une bouffonnerie quelque peu haute en saveur, où Bobèche remplissait encore le principal rôle; *Pierrot sentinelle perdue*, ou la *Ronde chit-chit*, qui vient ensuite, n'est pas faite pour les délicats. Il faut se boucher hermétique-ment le nez pour la lire. Disons, pour termi-ner, que Bobèche et Galimafre, parfois sépa-rés, jouèrent souvent ensemble sur les mêmes tréteaux et dans la même pièce. Il est à peu près certain que Gringalet leur donna aussi la réplique en quelques occasions, car une farce au gros sel, insérée dans le *Nouveau théâtre des boulevards*, nous le montre en scène avec Galimafre : elle porte le titre ca-ractéristique de : *Gringalet homme de lettres et Galimafre homme d'esprit*. En 1849, un grand poète qui, dans sa jeunesse, avait sans doute apprécié de visu l'incomparable farceur du boulevard du Temple, se vengea des rail-leries de M. Dupin, alors président de l'As-semblée législative, et célébra par ses bons mots, en l'appelant le *président Bobèche*. L'é-pithète fit fortune.

Bobèche et Galimafre, vaudeville-parade en trois tableaux, par MM. Cogniard frères, représenté à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 3 juillet 1837. Les auteurs supposent que deux puissants rivaux, tels que Bobèche et Galimafre, devaient se haïr mortelle-ment, et c'est dans cette haine jalouse qu'ils ont puisé le sujet de leur pièce. Au premier acte, Bobèche ne porte pas encore ce surnom glorieux; il vit obscur sous la simple dénomi-nation de Christophe; il est orphelin et n'a pas encore essayé son talent. Jusque-là, peintre en bâtiments, il a mis toute son ambition à bar-bouiller des enseignes, et Galimafre lui a com-mandé un tableau dont l'exposition doit avoir lieu le jour même devant sa baraque. Christo-phe travaille avec ardeur à ce chef-d'œuvre, car la nièce de Galimafre sert de modèle. Chin-

chilla est une délicate acrobate : Christophe est fou de Chinchilla; il veut se faire saltimban-que et se livre en secret à toutes les études pré-liminaires. Malheureusement, la nature lui a refusé les dispositions; c'est en vain qu'il es-saye d'avaler des épées; son estomac repousse ce genre d'aliment; le jeu du cerceau ne lui réussit pas mieux; son corps passe facilement au travers, mais son nez forme un point d'ar-rêt impossible à franchir. Cependant Christo-phe espère obtenir de Galimafre la main de Chinchilla. Tout conspire en sa faveur, lors-qu'un rival inattendu vient entraver ses pro-jets. M. Ortolan, jeune homme fort à son aise, et qui possédait un jour 1,500 livres de rente, offre ses hommages à l'intéressante Chin-chilla. Celle-ci le reçoit d'abord avec un dé-dain superbe; mais elle apprend qu'il est le fils du maire, ce qui l'engage à le ménager. D'un autre côté, Galimafre a besoin de l'au-torisation du maire pour dresser ses tréteaux; Ortolan lui fait obtenir cette permission, et n'exige en retour que l'expulsion immédiate de Christophe, qui lui porte ombrage; Galima-fre n'hésite pas, il chasse Christophe. « Va, lui dit-il, tu n'es qu'un Bobèche ! — Bobè-che ! répond Christophe; je retiens ce nom, je m'en baptise, il te portera malheur ! » Au deuxième acte, la scène se passe chez un marchand de vin. Galimafre est en décadence; il a éprouvé desastres sur desastres. Il ne dé-pense que 7 fr. par semaine chez le marchand de vin, quoiqu'il y prenne tous ses repas. Un concurrent redoutable lui enlève chaque jour sa gloire et son public, et ce concurrent, c'est Bobèche, qui a élevé tréteaux contre tréteaux. Galimafre est rongé de soucis et de dettes. On le poursuit pour un effet de 100 écus qu'il lui est impossible d'acquitter. Bobèche et Or-tolan continuent à persécuter Chinchilla, dont le cœur est tout entier à Bobèche; mais Or-tolan est riche; il propose à Galimafre de payer l'effet de 100 écus s'il consent à lui accorder sa nièce. Galimafre accepte avec reconnais-sance; le pacte est conclu; Ortolan partira le soir même avec Chinchilla, après la repré-sentation annoncée. Bobèche est instruit de ce marché; il arrive furieux et veut tuer Ga-limafre. Une lutte s'engage, ils vont s'exter-miner, lorsque le bruit d'une cloche les rap-pelle à leurs devoirs. Le public les attend; la parade va commencer; le combat est remis au lendemain. On retrouve Galimafre sur ses tréteaux. A peine celui-ci est-il monté sur ses planches que la foule s'éloigne pour aller entendre Bobèche. Un seul homme reste devant la baraque de Galimafre; c'est un garde du commerce qui vient l'appréhender au corps. Galimafre va être traîné en prison, lorsque Bobèche, le généreux Bobèche, intervient avec sa recette du jour; il paye l'effet de 100 écus et veut se dérober à la gratitude de son rival; mais Galimafre abjure sa haine, se réconcilie franchement avec Bobèche, et lui propose une association dont la main de Chin-chilla sera un gage de durée. Alors tous deux montent sur les planches et débitent une pa-rade à la foule enthousiasmée. On se précipite dans la baraque, et la fortune des deux far-ceurs est désormais certaine.

Cette pièce, qui ne souffre pas l'analyse, obtint un grand succès de fou rire, grâce sur-tout à Alcide Tousez jouant Bobèche, à Le-ménil jouant Galimafre, à Levassor en fils de maire, fat, ridicule et poltron, à Mlle Pernon, jantes, épaules et bras nus. Alcide Tousez faisant la parade avec Leménil et dansant sur la corde roide offrait le tableau le plus désopi-lant qui se pût voir. Ça et là des mots spi-rituels, beaucoup de gros sel, voilà certes plus qu'il n'en fallait pour assurer une vogue bien soutenue à cette nouvelle production des frères Cogniard.

BOBÉE s. f. (bo-bé). Maladie des yeux. || Vieux mot.

BOBÉE s. f. (bo-bé — de *Boubée*, n. pr.). Bot. Genre de plantés, de la famille des ru-biacées.

BOBELIN s. m. (bo-be-lin). Ancienne chaus-sure, espèce de brodequin à l'usage des gens du peuple.

— Bouvier. || Vieux mot.

BOBELINER v. a. ou tr. (bo-be-li-né — rad. *bobelin*). Raccorder, en parlant d'une chaussure. || Vieux mot.

BOBELINEUR s. m. (bo-be-li-neur — rad. *bobelin*). Fabricant, marchand de bobelins. || Savetier. || Vieux mot.

BOBER, rivière de Prusse; prend sa source près du village du même nom, dans les monts Kieser, en Silésie; baigne Liebau, Landshut, Löwenberg, Naumbourg, Bobersberg, et se jette dans l'Oder, à Crossen, après un cours de 252 kil.

BOBERSBERG, ville de Prusse, province de Brandebourg, à 14 kil. S. de Crossen, sur le Bober; 2,115 hab. Fabrication de draps, lainages et poterie.

BOBI s. m. (bo-bi). Moll. Coquille univalve du genre des volutes.

BOBILLE s. f. (bo-bi-lle; || mil.). Techn. Petit cylindre de bois, dont l'axe est formé par un arbre de fer, et qui sert à la fabri-cation des épingles.

BOBIN adj. m. (bo-bain — abrégé de *bobine*). Techn. Usité dans l'expression *tulle bo-bin*, Nom donné au plus ancien tissu du genre tulle de coton, parce qu'on le fabri-

quait, dans le principe, avec une machine appelée *métier à bobines*.

— Substantiv. : Un *fichu* de BOBIN.

BOBINAGE s. m. (bo-bi-na-je — rad. *bohi-ner*). Techn. Action de bobiner, de dévider sur une bobine : Une des opérations prélimi-naires pour les étoffes ornées, simples ou dou-bles, c'est le BOBINAGE. (Alcan.)

BOBINE s. f. (bo-bi-ne — selon les uns, du lat. *bombus*, bruit, à cause du bruit que font les bobines en tournant; selon d'autres, de *bombycinus*, fil de soie). Petit cylindre à re-bords qui figurent une bobèche, sur lequel on dévide des fils d'une matière textile quel-conque ou des fils métalliques : BOBINE de rouet. Métier à BOBINES. Charger une BOBINE. Dévider sur une BOBINE de la soie, du coton, du fil de fer, de cuivre, d'or ou d'argent.

O mon cher rouet, ma blanche bobine!
Je vous aime mieux que l'or et l'argent;
Vous me donnez tout, lait, beurre, farine,
Et le gai logis, et le vêtement :
Je vous aime mieux que l'or et l'argent,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

LEÇONTE DE L'ISLE.

— *Mandrin bobine*, Mandrin de tour à pointes qui reçoit la corde lorsqu'on ne peut la poser sur l'objet que l'on tourne.

— Fig. La vie entière, par allusion au fil de nos jours que dévidaient les Parques, dans la croyance des païens :

Craîns, pour le fil de nos jours,
Que le vin et les amours
N'aient trop tôt la bobine. BÉRANGER.

— Min. Nom donné, dans les mines, à cause de sa forme, au tambour d'enroule-ment des câbles des grands appareils d'ex-traction : Ce n'est que par l'emploi des BOBINES que l'on peut régulariser le mouvement des câbles.

— Argot. Figure ridicule, grimaçante : Quelle BOBINE! Malgré l'étymologie donnée au mot *binette*, étymologie qui paraît authen-tique, on ne peut s'empêcher de trouver un rapport frappant entre ces deux mots, qui ont le même sens, dans la bouche des mê-mes personnes, surtout si l'on remarque que le diminutif *lobinette* est usité, et qu'une abréviation comme *binette* pour *bobinette* est tout à fait dans les habitudes du peuple.

BOBINÉ, ÉE (bo-bi-né) part. pass. du v. Bobiner : Cette soie a été parfaitement BOBINÉE. Les fils mis en écheveaux sont ensuite BOBINÉS.

BOBINER v. a. ou tr. (bo-bi-né — rad. *bo-bi-ne*). Dévider sur une bobine : BOBINER du fil, de la soie, etc. Les fabricants de mouchoirs font BOBINER leur coton par les enfants et par les vieillards.

— Absol. : Les machines à BOBINER peuvent présenter quelques modifications, sous le rap-port de la disposition des bobines. (Alcan.)

BOBINETTE s. f. (bo-bi-nè-te — diminut. de *bobine*). Petite pièce de bois mobile qui servait autrefois à fermer les portes, dans les campagnes : Tirez la chevillette, la BOBINETTE cherra. (Perrault.)

BOBINEUR, EUSE s. (bo-bi-neur, eu-ze — rad. *bobiner*). Techn. Ouvrier, ouvrier qui, dans les manufactures d'étoffes, dévide sur des bobines le fil destiné à former la chaîne. Ce travail est généralement confié à des fem-mes ou à des enfants.

— s. f. Machine à dévider les fils sur des bobines. || On l'appelle aussi BOBINOR : Nous nous bornerons à indiquer la disposition d'un des bobinoirs les plus répandus dans le tissage mécanique. (Alcan.) La fabrique à vapeur du Havre emploie, outre les métiers à filer, des BOBINOIRS ou tourets mécaniques, où les fils de caret sont enroulés avec célérité. (Laboulaye.)

BOBINIÈRE s. f. (bo-bi-niè-re — rad. *bo-bi-ne*). Techn. Partie supérieure du rouet à filer l'or, qui fonctionne comme une bobine.

BOBINO ou du LUXEMBOURG (théâtre de), salle de spectacle située rue de Madame, à Paris, à deux pas du jardin du Luxembourg, de ce jardin qui fut longtemps, qui est encore, mais qui doit bientôt cesser d'être, hélas ! le plus beau jardin de l'Europe. Cette petite scène a subi bien des transformations depuis le jour où s'ouvrit, à peu près sur l'emplacement qu'elle occupe maintenant, une baraque de-avant laquelle son fondateur, un certain Saix, dit Bobino, faisait la parade, monté sur quatre planches. C'était vers la fin de 1816; les ha-bitants de la rive gauche trouvaient dans Bo-bino un pitre de race, fort capable de prendre rang parmi les farceurs en renom de la rive droite, si fort en honneur à cette époque, tels que le père Rousseau, Louis le Borgne, le paillasse des Ombres chinoises, Gringalet, Bo-bèche et Galimafre. Sa renommée fut grande de 1818 à 1820, et d'illustres badauds vinrent plus d'une fois s'épanouir la rate au feu rou-lant de ses saillies. Aussi la tradition littéraire a-t-elle fait un acte de reconnaissance en con-servant au théâtre du Luxembourg le sobri-quet fameux du rival des paradisistes du bou-levard du Temple. Spectacle forain à son ori-gine, le théâtre de Bobino ne s'éleva que plus tard, et non sans de grandes difficultés, jus-qu'aux hauteurs du vaudeville. La danse de corde, les combats au sabre et les pantomi-mes, à peine quelques scènes dialoguées, sau-poudrées de gros sel et débitées sur cette même corde, tel était le programme que Saix, dit Bobino, s'était tracé, programme alléchant, et dont sa verve faisait en partie les frais. Mais,